

« En tant que féministes, travailler avec les hommes a demandé une longue réflexion »

Pourquoi *axelle* devrait s'intéresser aux masculinités ?

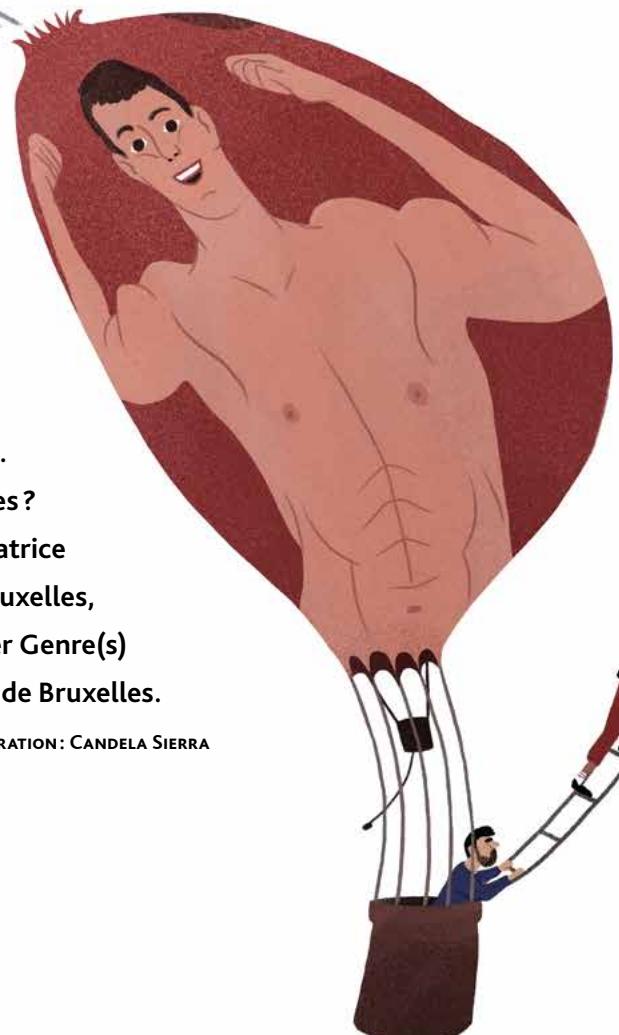
Il est vrai que ce sujet pourrait faire hauser quelques sourcils et soulever quelques interrogations : après tout, les hommes et leurs réalités sont majoritaires dans tous les autres médias, et la survalorisation de leur vécu tend à invisibiliser les réalités spécifiques aux femmes.

En abordant ce sujet, nous avons pourtant découvert qu'il y a énormément de choses à dire sur les hommes dans une perspective féministe, mais également que cela fait très longtemps que des féministes ont pris cette question en main.

Le féminisme serait-il donc aussi une affaire d'hommes ?

Nous en avons discuté avec Natalia Resimont, coordinatrice générale au sein de l'association Quartiers du Monde à Bruxelles, et Leila Fery, doctorante en sociologie au sein de l'atelier Genre(s) et Sexualité(s) de l'Université libre de Bruxelles.

PROPOS RECUEILLIS PAR CAMILLE WERNAERS. ILLUSTRATION: CANDELA SIERRA





« La masculinité hégémonique est une construction identitaire, qui repose notamment sur l'hétéronormativité et le virilisme. »

Natalia Resimont, en tant que féministe, vous travaillez sur les masculinités.

Comment ce processus a-t-il commencé pour Quartiers du Monde ?

Natalia Resimont : « Nous travaillons depuis plus de 20 ans autour du féminisme, de l'égalité de genre, de l'accès aux droits et de la lutte contre les violences. Pour ce faire, on mène des processus avec des collectifs de femmes sur différents territoires, en Amérique latine, en Afrique et en Europe. On accompagne ces collectifs de femmes dans une perspective d'*empowerment* et d'augmentation de leur autonomie sociale, politique et économique. Il y a 10 ans, lors d'un bilan, nous avons reçu des retours sur le fait que les femmes avec lesquelles nous travaillions avaient gagné confiance en elles grâce à ce travail, et que cela avait un impact au niveau de leur foyer. Elles commençaient à faire valoir leur voix et à contribuer financièrement au sein de leur foyer, ce qui leur donnait un rapport transformé à la notion de pouvoir. Nos activités se mènent aussi au sein de leur territoire, de leur communauté, et elles gagnaient donc petit à petit en visibilité sociale également, ce qui transformait la place qui leur était attribuée. Elles ont alors commencé à sentir que les hommes de leur entourage se crispaient. Leur transformation était en train de transformer leurs relations avec les hommes de leur entourage. Il y avait une incompréhension et une tension, qui n'étaient évidemment pas l'effet recherché et qui risquaient même de freiner le processus d'autonomisation des femmes. Elles nous ont expliqué qu'elles ne pouvaient pas continuer car elles ne voulaient pas se disputer avec leur mari, leur frère, leur oncle. Sur tous les territoires, que ce soit au Maroc, en Bolivie, en Colombie ou en France, elles nous ont interpellé·es à ce sujet, en nous demandant de travailler aussi avec les hommes. »

Il s'agit donc d'une demande qui vient des femmes elles-mêmes... Est-ce que cela a été facile à mettre en place ?

N.R. : « Nous sommes une structure féministe, intersectionnelle et décoloniale. Travailler avec les hommes a demandé une longue réflexion en interne, que nous avons menée avec les collectifs de femmes. Il y a eu une réaction presque viscérale au départ: nous voulions refuser. Pourquoi et comment travailler avec eux? Cependant, nous sommes aussi ancré·es dans la culture de l'éducation populaire, on se devait d'entendre cette demande. Nous avons donc dû nous outiller, avant de pouvoir relever le défi avec les hommes de l'entourage de ces femmes, qui voulaient être des alliés, et c'est très important de le préciser. L'égalité des genres et l'autonomisation des femmes demeurent notre mission première. Notre travail autour des masculinités vise à renforcer cette mission. »

Comment vous êtes-vous outillé·es ?

N.R. : « Nous nous sommes demandé s'il n'existant pas des choses qui se faisaient déjà autour de nous. Les masculinités semblent être un thème relativement nouveau au sein du monde francophone, pourtant, en Amérique latine, cela fait au moins 30 ans que cette question est posée. Ce qui nous a beaucoup interpellé·es, c'est à quel point le rapport aux émotions et aux sentiments en tant qu'homme avait déjà été questionné en Amérique latine. Surtout: au-delà de la simple expression de l'émotion, comment les émotions peuvent aussi être des moteurs de transformation. Qu'est-ce que mon émotion me dit sur le système de société dans lequel je vis? Les émotions sont politiques. On ne pouvait pas faire l'impasse sur toutes ces connaissances. Nous avons rencontré des académiciens, des militants, des praticiens, comme le sociologue bolivien Marcelo Ponce qui travaille avec des collectifs d'hommes pour l'ONG Gregoria Apaza. Ces personnes nous ont donné différents outils, qui permettent de visibiliser combien la masculinité

hégémonique est une construction identitaire, qui repose notamment sur l'hétéronormativité et le virilisme. Aujourd'hui, nous continuons à nous former sur ces sujets. Ce n'est jamais fini. »

Vous mentionnez le concept de « masculinité hégémonique », qui a été forgé par l'Australienne Raewyn Connell (lire son portrait en p. 30). Elle a aussi identifié d'autres types de masculinités, dont les masculinités subordonnées et les masculinités marginalisées. Est-ce que vous pouvez expliquer ce que cela veut dire dans votre pratique et comment vous en tenez compte en tant qu'association qui a à cœur de porter un point de vue décolonial et intersectionnel?

N.R. : « Il existe un rapport de subordination entre les femmes et les hommes, et entre les groupes d'hommes aussi. Les masculinités marginalisées et subordonnées sont toujours jugées par rapport à la masculinité hégémonique. On retrouve les mêmes mécanismes de violence et d'exclusion. On travaille beaucoup au sein des quartiers dits populaires ou vulnérabilisés, à partir de ces masculinités subordonnées et marginalisées qui peuvent questionner la norme. Leur donner une voix permet de croiser d'autres rapports de domination, la race, la classe ou l'orientation sexuelle par exemple. Ça nous permet de partir d'ailleurs, et d'éclairer d'autres réalités et d'autres savoirs situés. La résistance à la norme peut constituer un moteur de transformation sociale, c'est quelque chose de très important pour nous. »

Les concepts de Raewyn Connell ont aussi parfois été critiqués...

Leila Fery : « On peut effectivement nuancer les travaux de Connell qui datent des années 1990. Depuis, d'autres chercheurs et chercheuses ont montré que ses catégories étaient plus poreuses que ça, notamment via le concept de "masculinités hybrides". Celui-ci désigne des hommes plutôt privilégiés qui empruntent des éléments, des codes des masculinités subordonnées, marginalisées ou des féminités. Cela donne, en apparence, l'impression d'une masculinité plus "douce", plus "ouverte", tout en maintenant en réalité un statu quo dans les rapports de domination. »

Est-ce que vous avez identifié des résistances à l'idée d'étudier la question des masculinités?

N.R. : « La première, en tant que féministe, c'est de penser que cela ne nous concerne pas. Mais avec une approche systémique, on comprend que si on veut une transformation sociale, on ne peut pas faire la moitié du travail. Pour notre association, une deuxième résistance a été le budget. On fait déjà des miracles avec les budgets qui nous sont alloués. Est-ce à nous de partager les faibles moyens que nous recevons ? N'est-ce pas aux hommes de s'engager, de trouver leur propre budget ? À partir du moment où nous avons décidé que traiter cette question était de notre ressort, il a fallu discuter avec les institutions et les partenaires financiers pour qu'ils dégagent des budgets consacrés à ces thématiques. »

L.F. : « Je rejoins Natalia. Les recherches scientifiques sur les femmes ont longtemps été déconsidérées et donc il y a cette envie, en tant que féministe, de contribuer à ce savoir. On pourrait se dire : pourquoi encore étudier les hommes ? Ce que je trouve intéressant et important, c'est de produire du savoir sur les hommes et les masculinités mais avec un prisme féministe et critique. »

Leila Fery, vous travaillez en ce moment sur votre thèse de doctorat qui interroge des couples hétérosexuels et la manière dont le féminisme interfère, on va dire ça comme ça, dans leur relation conjugale. Vous êtes aussi cofondatrice de l'association anti-patriarcale La Bonne Poire (voir p. 21) qui s'adresse directement aux hommes. C'est visiblement un sujet qui vous tient à cœur également ?

L.F. : « Comme Natalia l'a expliqué, je me suis intéressée à ce sujet parce que je suis convaincue qu'agir pour l'égalité de genre ne peut pas se faire uniquement à travers le prisme des femmes. Mon intérêt pour ces questions vient aussi d'une demande de femmes autour de moi, qui essaient de partager des connaissances avec les hommes de leur entourage pour qu'ils changent, pour avoir de meilleures relations, plus égalitaires, avec eux. Il y a vraiment une charge pédagogique qui pèse sur les épaules des femmes féministes, qui sont bien conscientes que les connaissances et les changements doivent être présents de l'autre côté aussi. Cette charge de transmettre des savoirs féministes, d'expliquer les mécanismes de domination patriarcale, de relever les discours ou les comportements sexistes que les hommes peuvent avoir, revient encore souvent aux femmes. C'est en tout cas ce que j'observe dans mes recherches : les conjointes, les amies, les sœurs sont souvent à l'origine d'un éveil féministe et de potentiels changements chez les hommes. Mais c'est un long chemin. Le projet de La Bonne Poire justement, c'est d'externaliser en quelque sorte cette charge pour la sortir de relations interpersonnelles qui épuisent les femmes et d'en faire quelque chose de collectif en créant des espaces de travail sur les questions de masculinités à destination des hommes. »

Le féminisme est-il vecteur de conflits dans les couples que vous suivez pour votre recherche ?

L.F. : « J'essaie de comprendre comment les idées politiques féministes de la femme dans un couple peuvent entrer en collision avec le mythe romantique, créer des interrogations, mais aussi potentiellement des conflits au sein du couple, qui peuvent aller jusqu'à la rupture. Avec la généralisation des contenus féministes ces dernières années, les femmes ont facilement accès à des données statistiques et sociologiques sur les inégalités de genre et peuvent se rendre compte que cela se passe aussi au sein de leur couple. Elles vont aborder des sujets comme le travail domestique, la sexualité, la potentielle maternité ou paternité, ce qui n'est généralement pas très bien reçu par leur partenaire. Est-ce que le conflit reste et accapare tout l'espace du couple ? Ou est-ce que le couple parvient à le surmonter ? Se pose alors la question suivante :



« Cette charge de transmettre des savoirs féministes, d'expliquer les mécanismes de domination patriarcale, de relever les discours ou les comportements sexistes que les hommes peuvent avoir, revient encore souvent aux femmes. »

qui amène les pistes d'amélioration, qui prend ça en charge ? Bien souvent, il s'agit des femmes. Par ailleurs, elles sont souvent éduquées à éviter ou apaiser les conflits. Donc, "perturber l'équilibre du couple" – je mets des guillemets – en pointant les inégalités dans la relation et en proposant des solutions est d'autant plus coûteux pour elles, parce que cela contrevient à leur socialisation de genre. »

Une notion souvent associée à la masculinité est celle de privilège. Qu'en pensez-vous ?

N.R. : « Nous percevons les priviléges comme étant la résultante des systèmes d'oppressions dans lesquels nous vivons : le système capitaliste articulé au système patriarcal, lui-même articulé au système colonial et au système hétéronormé. Ces systèmes d'oppressions font que chacun·e d'entre nous va se retrouver à une certaine place, avec plus ou moins de droits, plus ou moins de priviléges, c'est quelque chose qu'on ne peut pas choisir d'avoir ou pas. Le débat n'est pas là. Ce qui est cependant essentiel, c'est d'être conscient·e de ses priviléges, de notre situation particulière au sein de ces systèmes d'oppressions, et se demander comment on peut être allié·e des changements sociétaux. La question n'est vraiment pas qui va perdre ou gagner des priviléges, car nous voulons des sociétés plus justes et égalitaires. Tout le monde y gagne. Cela ne se fera pas au détriment de quelqu'un. »

L.F. : « Il est en effet important de dire qu'on lutte contre les systèmes d'oppressions, et non contre les individus eux-mêmes. »

Est-ce qu'il faudrait travailler ces questions dès le plus jeune âge ?¹

N.R. : « Plus tôt on vient ouvrir le regard aux jeunes garçons, mieux c'est. J'ai un fils de 11 ans et je le tanne en permanence, parce que je vois, dans sa manière d'entrer dans un espace, dans la façon dont il coupe la parole à table ou dont il se sert à manger, que les garçons sont les rois du monde dans leur tête. C'est ancré très rapidement chez eux. Il faut leur poser ces questions : comment respecter l'espace et la voix des autres ? On essaie aujourd'hui de déconstruire la

masculinité, mais on gagnerait tellement de temps et d'énergie si on l'avait construite différemment, c'est-à-dire si on avait transmis aux petits garçons une autre manière d'être. »

L.F. : « En janvier dernier, un article² a montré que les jeunes femmes sont de plus en plus progressistes, contrairement aux jeunes hommes. Donc oui, il faut travailler ces questions avec les enfants et les adolescents parce qu'ils représentent les futurs hommes adultes. Cela peut passer par l'éducation parentale, comme l'a expliqué Natalia, mais aussi par l'école, via des cours d'EVRAS [éducation à la vie relationnelle, affective et sexuelle, ndlr], notamment. »

Si on devait rêver : à quoi ressemblerait une masculinité féministe ?

N.R. : « Je me demande si, dans mon rêve, il y aurait encore de la place pour la masculinité. Pour moi, il n'y aurait plus de masculinité ou de féminité. Il s'agirait d'entrer en relation avec les autres en toute égalité, en toute empathie, en partage et en adelphité³. Je pense que je suis pour l'abolition de ce concept-là. »

L.F. : « Je rejoins Natalia sur cet horizon utopique. En attendant que cela arrive, je dirais qu'il peut s'agir d'une masculinité qui n'exploite pas le travail domestique, les ressources matérielles, le corps et la sexualité, les émotions et le psychique, ni des femmes, ni des enfants, ni des autres hommes. » ●

1. Lire aussi notre article en page 21.

2. « A new global gender divide is emerging », *Financial Times*, 25 janvier 2024.

3. Ce terme qualifie les liens qui existent entre des personnes sans distinction de genre, ndlr.